



**HAL**  
open science

# Fama, humeurs, conflits : une relecture des Histoires de Florence (Istorie fiorentine) de Machiavel

Sandro Landi

► **To cite this version:**

Sandro Landi. Fama, humeurs, conflits : une relecture des Histoires de Florence (Istorie fiorentine) de Machiavel. 2009. halshs-00462384

**HAL Id: halshs-00462384**

**<https://shs.hal.science/halshs-00462384>**

Preprint submitted on 9 Mar 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fama, humeurs, conflits.

Une relecture des *Histoires de Florence* (Istorie fiorentine) de Machiavel

C'est pendant les dernières années de sa vie, entre 1520 et 1524, que Machiavel rédige les *Histoires de Florence* (*Istorie fiorentine*)<sup>1</sup>. Commandé par les officiers de l'Université (*Studio*) de Florence, cet ouvrage exprime la volonté du cardinal Jules de Médicis – le futur Clément VII - de combler un vide historiographique, en dotant la mémoire citadine d'une histoire prenant en considération la période médicéenne<sup>2</sup>. Pour des raisons qui relèvent d'un choix délibéré ou, peut-être, par manque de temps, ce projet reste inaccompli. Le manuscrit, publié à titre posthume par les éditeurs Blado et Giunta en 1532, se compose de huit livres qui s'arrêtent à la mort de Laurent de Médicis en 1492. La période suivante – dans laquelle Machiavel a joué un rôle de spectateur et, parfois, d'acteur – n'a donc pas été traitée. Œuvre inachevée et à la structure complexe, les *Histoires* ont fait l'objet, ces dernières années d'une série d'études qui, sans pour autant épuiser la question des sources<sup>3</sup>, ont permis de clarifier les différentes phases de formation du manuscrit ainsi que l'horizon des autorités textuelles, directes et indirectes. Les *Histoires* sont un ouvrage essentiel pour comprendre l'évolution politique du dernier Machiavel mais elles constituent aussi un objet important dans l'historiographie moderne, car, pour la première fois, la question des conflits et, plus précisément, des conflits urbains se trouve au cœur du récit historique<sup>4</sup>.

Ce choix singulier découle d'une double mise à distance que Machiavel explique dans le préambule de son ouvrage. Il s'agit, tout d'abord, d'opérer un changement de perspective par rapport à l'historiographie humaniste de Florence qui, pour des raisons idéologiques, a toujours dissimulé cet aspect, jugé peu glorieux, de la mémoire citadine<sup>5</sup> ; ensuite, Machiavel reconsidère sa propre vision des conflits. En effet, dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Machiavel reconnaît dans les conflits qui opposent la plèbe aux nobles (conflits non sanglants) le véritable moteur qui aurait permis à la république romaine de rester libre et de s'agrandir. Cependant le cas de Florence est irréductible à ce paradigme classique. Ici les conflits urbains ne se terminent seulement par l'anéantissement de l'adversaire. La paix qui résulte de cette victoire sanglante n'est qu'un répit qui voit à terme la logique du conflit s'incarner dans de nouveaux protagonistes politiques ou sociaux.

---

<sup>1</sup> Sur la question complexe de la datation des *Istorie fiorentine* cf. Felix GILBERT, *Machiavelli e il suo tempo*, Bologne, Il Mulino, 1977, p. 291-318; Gian Mario Anselmi, *Ricerche sul Machiavelli storico*, Pisa, Pacini, 1979 et Mario MARTELLI, « Machiavelli e la storiografia umanistica », in M. MARTELLI, *Tra filologia e storia. Otto studi machiavelliani*, sous la direction de F. Bausi, Rome, Salerno, 2009, p. 171-202

<sup>2</sup> Sur Machiavel les Histoires et les Médicis, cf. J. NAJEMY, « Machiavelli and the Medici: The Lessons of Florentine History », in *Renaissance Quarterly*, 35-1982, p. 551-576.

<sup>3</sup> Outre l'étude de M. Martelli déjà cité, cf. en particulier Anna Maria CABRINI, *Interpretazione e stile in Machiavelli. Il Terszo libro delle Istorie*, Roma, Bulzoni, 1990 et Maria Cristina FRIGORILLI, *Machiavelli moralista. Ricerche su fonti, lessico e fortuna*, Naples, Liguori, 2006, p. 89-111.

<sup>4</sup> Parmi les études récentes, cf. Gisela BOCK, "Civil Discords in Machiavelli's *Istorie fiorentine*", in G. Bock., Q. Skinner, G., M. Viroli, (éds), *Machiavelli and Republicanism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 181-201 et Filippo DEL LUCCHESI, « Disputare e combattere. Modi del conflitto nel pensiero politico di Niccolò Machiavelli », *Filosofia politica*, 15-2001, p. 71-95.

<sup>5</sup> Sur ce point, cf. Fabio RAIMONDI, "La cagione della prima divisione di Firenze. Per un'indagine sul materialismo di Machiavelli", in *Machiavelli: immaginazione e contingenza*, op. cit. p. 111-150.

Mais, malgré cela, au lieu d'implorer en raison de ses divisions, « qui auraient eu la force d'anéantir n'importe quelle grande et puissante cité [...] », « notre ville – observe Machiavel - semblait devenir ainsi toujours plus grande »<sup>6</sup>. Comment expliquer ce paradoxe qui consiste à concevoir la guerre civile comme le mode ordinaire de fonctionnement d'une communauté ? Doit-on y voir l'influence inavouée de Thucydide, selon lequel un grand nombre, voire toutes les *poleis* étaient affligées par la *stasis* (guerre civile)<sup>7</sup> ? Quoi qu'il en soit, de ce paradoxe typiquement florentin, qui fait à proprement parler de Florence une ville moderne, c'est-à-dire irréductible à toute modélisation fondée sur l'exemple romain<sup>8</sup>, dérive la nécessité de repenser la nature de la ville, mais aussi celle d'affiner les outils d'analyse de la réalité politique. Dans sa prise de distance par rapport à ses prédécesseurs humanistes (Poggio Bracciolini et Leonardo Bruni) Machiavel tient également à souligner la diversité de son approche :

« S'agissant des discordes civiles et des inimitiés intestines et de leurs effets, ils en ont tu une partie et ont brièvement décrit le reste, de sorte que cela ne peut apporter ni profit ni plaisir à personne. Je crois qu'ils ont procédé ainsi, ou bien parce ces actions leur semblaient si insignifiantes qu'ils les ont jugées indignes d'être transmises à la mémoire de l'écriture, ou bien parce qu'ils craignaient d'offenser les descendants de ceux qu'ils risquaient de critiquer dans de tels récits. Ces deux raisons (qu'il me soit permis de le dire) me semblent tout à fait indignes de ces grands hommes. Car, s'il est quelque chose qui apporte plaisir ou enseignement dans l'histoire, c'est ce que l'on décrit dans le détail [*particularmente si descrive*] »<sup>9</sup>.

Le changement de l'objet d'étude, visant à faire remonter à la surface de la mémoire historique les lacunes et les oublis de l'historiographie officielle, va donc de pair avec une variation de l'échelle d'observation des phénomènes historiques. En se tenant à l'écart de ces interprétations et en se faisant l'historien des causes occultes de la grandeur de sa ville, Machiavel s'oblige en somme à une analyse rapprochée des forces qui la composent et qui, sans cesse, la menacent. Machiavel est sans doute un médiocre historien en ce qui concerne la maîtrise philologique des sources<sup>10</sup>, mais il est difficile de nier que c'est grâce à cette « variation d'échelle » qu'il peut voir des choses que ses prédécesseurs n'ont pas vues<sup>11</sup>. C'est en sens que les *Histoires* représentent quelque chose de

---

<sup>6</sup> Niccolò MACHIAVELLI (MACHIAVEL), *Histoires de Florence*, in *Œuvres*, sous la direction de Christian BEC, Paris, Laffont, 1996, p. 656 (dorénavant BEC) et Niccolò MACHIAVELLI, *Istorie fiorentine*, édition critique de Plinio CARLI, I, Florence, Sansoni, p. 8 (dorénavant CARLI).

<sup>7</sup> Sur Machiavel lecteur de Thucydide, cf. Luciano CANFORA, « Tucidide e Machiavelli », in *Rinascimento*, 37-1997, p. 29-44, qui toutefois n'analyse pas l'influence possible de Thucydide dans les *Istorie fiorentine* ; sur la notion de *stasis* cf. Mogens H. HANSEN, *Polis*, tr. fr. Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 151-153.

<sup>8</sup> Cf. RAIMONDI, «La cagione della prima divisione», art. cit., p. 124.

<sup>9</sup> BEC p. 655 et CARLI, I, p. 7.

<sup>10</sup> «Che Machiavelli fosse trascuratissimo storico, tanto almeno quanto affascinante scrittore, tutti, per quanto più o meno *obtorto collo* e a denti stretti, finiscono per riconoscere»: MARTELLI, «Machiavelli e la storiografia umanistica», art. cit., p. 196.

<sup>11</sup> Sur cet aspect de la méthode « micro-historique » de Machiavel, ignoré par la critique machiavélienne, cf. Sandro LANDI, *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2008, p. 212 ; la référence à la « variation d'échelle » en histoire est Jacques REVEL, « Micro-analyse et construction du social », in J. REVEL (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Le Seuil, p. 14-36.

nouveau et de plus complexe qu'une simple œuvre d'histoire municipale. Les *Histoires* constituent, en effet, la première tentative dans l'historiographie moderne pour analyser l'ensemble des acteurs et des facteurs, individuels et collectifs qui font qu'une communauté peut se maintenir ou s'effondrer. Cette qualité analytique est sans doute à l'origine de la réception et de la compréhension extra-florentine de l'ouvrage et de sa traduction. Comme l'explique Yves de Brinon dans sa dédicace à Catherine de Médicis de l'*Histoire florentine* (1577), le cas de Florence est paradigmatique des dangers qui pèsent sur l'intégrité de tout État et, en particulier, sur le Royaume de France<sup>12</sup>. Cette qualité analytique interpelle, par ailleurs, notre sensibilité historique, car les *Histoires de Florence* brassent un certain nombre d'objets qui sont absents ou destinés à rester muets dans l'historiographie humaniste de la ville. Parmi ces objets il y a la dimension individuelle et plurielle de la parole et de l'opinion. Affirmer que Machiavel se comporte en sociologue de sa ville au point de s'intéresser à certains phénomènes d'opinions relève sans aucun doute de l'anachronisme. Néanmoins, il est indéniable que Machiavel, dans des contextes d'écriture différents, a montré un intérêt spécifique pour cette réalité. L'analyse de l'opinion dans l'écriture diplomatique ou de chancellerie (sous la forme de rumeur, de pronostique ou de conjecture) fait partie des pratiques ordinaires de vérification et de transmission de la vérité politique<sup>13</sup>. Dans les *Discours* (I, 58) Machiavel accorde un rôle politique non pas tant au peuple qu'à ce que le peuple, conçu dans sa globalité, pense (*opinione universale*). Cet acteur discursif semble destiné à jouer un rôle primordial dans les processus de légitimation de toute autorité qui, s'éloignant de l'héritage républicain, aspire au pouvoir « absolu » (*Prince*, 9). De façon paradoxale mais décisive, Machiavel rapproche la « majesté de l'Etat » de l'opinion du « grand nombre » (*Prince*, 18) : l'une soutient l'autre et leur réciprocité crée les conditions pour un gouvernement « absolutiste » de l'opinion<sup>14</sup>.

En revanche, dans les *Histoires de Florence*, Machiavel n'accorde aucune réflexion d'ordre général à l'opinion. Mais, en s'intéressant aux conflits, à leurs causes et à leur lexique, l'opinion rentre indirectement et massivement dans son champ d'analyse. Le choix des sources est à cet égard décisif. En effet, Machiavel rejoint et valorise cette tradition d'écriture citadine qui, entre le livre de famille et la chronique, s'est intéressée depuis le Moyen-âge aux luttes intestines et, en même temps,

---

<sup>12</sup> *Histoire florentine de Nicolas Machiavel*, nouvellement traduite de l'italien en français, par le seigneur de Brinon, gentil-homme ordinaire de la chambre du roi, Paris, Guillaume de la Nouë, 1577, p. VIII-IX : « l'obligation particulière que j'ai au service d'icelle [la France], m'a provoqué à traduire en langage françois l'Histoire florentine de Macchiavel : dont le discours fait cognoistre les fruitz qui procèdent de la licence et de la liberté de tous les peuples, naturellement enclins à séditions et remuements [...]. L'estat de Florence considéré depuis son commencement, servira de miroir et enseignement aux rois, princes et gouverneurs des peuples. Car en iceluy l'on remarque un estat populaire paisible en sa saison iusques à ce que les grands enflés de credit et de richesse, ne se purent contenir [...]. Histoire vraiment digne de si excellent personnage qui en ses escripts a représenté par la suffisance de son esprit la grandeur de sa ville, conservée au milieu des tempestes et orages du mutin populaire ».

<sup>13</sup> Cf. Sandro LANDI, « La construction épistolaire de la réalité politique. Remarques sur la phénoménologie machiavélique de la *doxa* », in Jean BOUTIER, Sandro LANDI, Olivier ROUCHON, eds, *La politique par correspondance. Les usages politiques de la lettre en Italie (XIVe-XVIIIe siècle)*, Rennes, Pur, 2009, p. 126-142.

<sup>14</sup> Cf. Sandro LANDI, « Penser l'opinion publique à la Renaissance. Machiavel, le peuple, la *doxa* », in *Mélanges de l'école française de Rome. Italie et Méditerranée*, 118-1, p. 121-140.

à l'opinion que la ville exprime sur ses propres divisions<sup>15</sup>. Les *Histoires de Florence* sont le résultat d'une capacité aiguë de pénétration des causes occultes des conflits et d'une culture « publique », communale, attentive aux opinions de la ville, ainsi qu'aux endroits et aux circonstances où les opinions naissent, circulent et interagissent avec les décisions et les divisions politiques.

Les pages qui suivent sont consacrées à cette dimension ordinaire et sous-entendue du discours historique de Machiavel. C'est par ce biais, que nous nous proposons d'interroger le texte sur le rapport que les conflits entretiennent avec l'opinion et, plus généralement, sur la notion d'opinion politique. Ces dernières années, la tendance à vouloir démocratiser et projeter dans le passé le modèle d'espace public proposé par Jürgen Habermas a fait surgir une pluralité de lieux et d'acteurs populaires dotés de conscience et de parole politique, comme si dans le monde médiéval et moderne la production d'opinions politiques était à la portée de tout le monde, ou presque<sup>16</sup>. Le discours historique de Machiavel retranscrit, dans un contexte urbain fortement alphabétisé et politisé, des pratiques se rattachant à des niveaux différents de rationalité et de compétence politiques. Ces pratiques font parfois référence à des systèmes de valeurs implicites, comme les « humeurs » (*umori*), qu'il serait difficile de classer, *stricto sensu*, parmi les opinions politiques. Quel est donc leur statut ? Que nous disent-elles sur les causes profondes des conflits ? Mais cette lecture biaisée des *Histoires de Florence* a aussi un autre but : en s'intéressant à une question ignorée par la critique machiavélienne elle vise à faire ressortir certaines possibilités inexplorées de ce texte et à le mettre en résonance avec des sources jusqu'à présent négligées.

#### *La fama : espaces, pratiques, stratégies*

Parmi ces sources on trouve probablement les *Annales* de Tacite qui, on le sait, fait partie des historiens classiques dont Machiavel démontre qu'il a une connaissance au moins indirecte, sans doute à travers la lecture de quelques florilèges<sup>17</sup>. Il est intéressant de remarquer, par exemple, qu'une expression comme « in urbe sermonum avida » employée par Tacite dans le livre XIII des *Annales* au sujet du jugement que la ville porte sur le jeune Néron, confronté à la guerre contre les Parthes<sup>18</sup>, se retrouve pratiquement telle quelle au chapitre 22 du livre VIII des *Histoires florentines*

<sup>15</sup> Cf. Francesco BAUSI, *Machiavelli*, Rome, Salerno, 2005, p. 259; en particulier, sur l'attention que les chroniqueurs portent à la dimension de l'opinion citadine, cf. *Alle bocche della piazza. Diario di anonimo fiorentino (1382-1401)*, édition de Franek Sznura, Florence, Olschki, 1986, p. XXIX-XXXI.

<sup>16</sup> Sur la notion d'opinion politique et sur la compétence des acteurs à former des opinions politiques, cf. Pierre BOURDIEU, « L'opinion publique n'existe pas », in P. BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Paris, éd. de Minuit, p. 222 et 226.

<sup>17</sup> L'hypothèse est formulée par MARTELLI, "Machiavelli e la storiografia umanistica", art. cit. p. 113, sur la base d'un passage des *Annales*, III, 55, 4, cité de façon très infidèle par Machiavel dans les *Discours sur la première décade*, livre III, chapitre 19. Les six premiers livres des *Annales* furent imprimés à Rome en 1515 par Filippo Beroaldo. Le seul manuscrit des *Annales*, actuellement conservé à la Bibliothèque Medicea-Laurenziana de Florence (*Mediceo Laur.* 68) fut envoyé d'Allemagne au cardinal Francesco Soderini, frère de Piero Soderini, ami et correspondant de Machiavel, cf. K. J. P. LOWE, *Church and Politics in Renaissance Italy. The Life and Career of Cardinal Francesco Soderini, 1453-1524*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 259.

<sup>18</sup> « Igitur in urbe sermonum avida, quem ad modum princeps vix septemdecim annos egressus suscipere eam molem aut propulsare posset » : TACITE, *Annales*, tome III, Paris, Les Belles Lettres,

(« à Florence, cité avide de discours ») à propos de la guerre que Laurent de Médicis mène en 1479 contre Sixte IV et le roi Ferdinand Ier de Naples<sup>19</sup>.

Mise à part la question, significative mais ici secondaire, du rapprochement, que par cette source, les *Histoires* semblent vouloir opérer entre Néron et Laurent, ce que Machiavel retient surtout de Tacite c'est la similitude, qui se manifeste sur un point spécifique, entre Rome et Florence : il s'agit, dans les deux cas, de villes « avides » de discours qui peuvent aussi bien fonder que détruire la réputation d'un individu. Cette citation est susceptible d'éclairer les catégories selon lesquelles Machiavel a pris conscience de la force politique de l'opinion dans la cité. En toute vraisemblance, Machiavel distingue les contours d'un phénomène discursif très diffus qui réside dans l'appréciation que la ville porte sur un individu. Ce phénomène, très connu et représenté depuis l'antiquité, n'est autre que la *fama*<sup>20</sup>. L'historiographie récente a souligné l'importance, dès le XIIe siècle, de cette parole à valeur collective à l'intérieur de la cité-état où elle acquiert alors un statut juridique<sup>21</sup>. Il faut aussi souligner que la *fama* est un objet récurrent dans les livres florentins de famille<sup>22</sup> et qu'on la retrouve au centre de représentations ou de compositions en latin ou en vulgaire dans des milieux intellectuels proches de Machiavel<sup>23</sup>. Comme l'exemple cité le montre, Machiavel perçoit la *fama* comme un phénomène à double visage : celle-ci désigne aussi bien la renommée (*reputazione*) que le bruit qui la colporte ou qui colporte, plus généralement, des nouvelles. Dans cette seconde acception, *fama* est synonyme de *voce* de *publica voce* (bruit, voix publique) et de rumeur (*rumore*)<sup>24</sup>. Dans les deux cas, ce qui caractérise la *fama* c'est sa versatilité et le caractère invérifiable des événements qu'elle véhicule. Dans d'autres écritures, Machiavel révèle une profonde familiarité avec ce phénomène. Dans sa correspondance privée, par exemple, il se montre capable d'exploiter les bruits

---

1925, p. 364 : ce passage est ignoré par la critique machiavélienne. Sur la dimension politique de la rumeur chez Tacite, cf. Maria Antonietta GIUA, "Sul significato dei *rumores* nella storiografia di Tacito", *Rivista Storica Italiana*, 110-1998, p. 39-59.

<sup>19</sup> « Laurent de Médicis retrouva la réputation que la guerre puis la paix, lorsqu'on craignait le roi, lui avaient fait perdre. Il ne manquait pas jusqu'alors de gens pour l'accuser publiquement, en prétendant qu'il avait perdu sa patrie pour sauver sa vie, que l'on avait perdu des citadelles lors de la guerre et que, lors de la paix on allait perdre la liberté. Mais on récupéra les citadelles, on signa un accord honorable avec le roi et la cité retrouva son ancienne réputation. De sorte qu'à Florence, cité avide de discours [« in Firenze, città di parlare avida »] et jugeant les choses sur les résultats et non sur les intentions, on changea de discours. On élevait Laurent jusqu'aux nues, on disant que sa sagesse lui avait permis d'obtenir par la paix ce que la fortune contraire lui avait ôté par la guerre », BEC, p. 982, (j'ai modifié cette traduction) et CARLI, II, p. 198-199.

<sup>20</sup> Cf. en particulier Jean-Pierre NERAUDEAU, « La Fama dans la Rome antique », *Médiévales*, 24, p. 27-34, 1993 et Kirk WETTERS, *The Opinion System. Impasses of the Public Sphere from Hobbes to Habermas*, New York, Fordham University Press, 2008, p. 16-23.

<sup>21</sup> Notamment Chris WIKHAM, "Fama and Law in Twelfth Century Tuscany", in Thelma FENSTER, Daniel L. SMAIL éds, *Fama: The Politics of Talk and Reputation in Medieval Europe*, Ithaca, Cornell University Press, 2003, p. 15-26.

<sup>22</sup> Thomas KUHEN, « Fama as a legal status in Renaissance Florence », in *Fama*, op. cit., p. 27-46, à la p. 32

<sup>23</sup> Cf. Francesco Bausi, "Politica e cultura nel Commento al *Trionfo della Fama* di Jacopo Bracciolini, in *Interpres*, IX (1989), p. 64-149.

<sup>24</sup> A titre d'exemple: *Istorie IV*, 25 (CARLI, I, p. 218) : "E andorono tanto alto questi romori e queste accuse, che il Capitano del popolo, mosso da queste publiche voci, e da quelli della parte contraria spinto, lo citò".

qui courent de par la ville et qui annoncent des changements inouïs<sup>25</sup>. Dans ses lettres de chancellerie, Machiavel porte une attention constante à la *fama*, parfois accompagnée d'observations à caractère anthropologique, qui visent toujours à appréhender son potentiel de vérité<sup>26</sup>. Dans les *Histoires*, il se limite à prendre en compte sa présence et ses effets. D'un côté, en tant qu'opinion partagée par une large partie de la population, la *fama* constitue sans doute une forme de lien politique et social, quoique de nature verbale, dans une ville constamment divisée. De l'autre, la *fama* intervient dans les logiques des divisions citadines selon des modalités que l'écriture de Machiavel met en lumière.

Dans les *Histoires* tout ce qui a trait à la *fama* s'inscrit dans la dimension publique de la ville. Le statut public de la *fama* est un point de repère de la culture politique de la cité-état. Comme l'atteste à la fin du XIIIe siècle Tommaso da Piperata dans un traité juridique qui lui est consacré, la *fama* est par définition publique et proférée par un nombre important de personnes (*communis viciniaie proclamatio*)<sup>27</sup>. L'adverbe *publicamente* ou *apertamente* (publiquement, ouvertement) est en effet parfois utilisé par Machiavel pour préciser la portée d'un discours qui vise à fonder la bonne ou la mauvaise renommée<sup>28</sup>. En revanche, *privatamente* ou *per modi privati* (par des moyens privés) peut désigner tantôt la parole et les actes d'un individu qui critique le gouvernement et qui cherche à rallier dans la sphère de ses amis et de ses parents<sup>29</sup>, tantôt les stratégies mises en place par une personne privée dans le but d'acquérir une large renommée. Phénomène public par excellence, la *fama* met ainsi en évidence de solides racines privées. Autrement dit, si les limites de la *fama* coïncident avec l'espace public de la cité, elle n'inclut qu'une partie des phénomènes d'opinion, puisque, tout en se manifestant dans la dimension privée, certaines opinions tendent également à avoir un impact politique. Les *Histoires* mettent ainsi en lumière le caractère non opératoire de la distinction entre opinion « privée » et opinion « publique » dans un contexte où, précisément, le privé est partie intégrante de l'espace politique<sup>30</sup>. En outre, la *fama*, n'épuise pas à elle seule, - nous le verrons plus tard - la diversité des formes d'opinions qui s'inscrivent dans l'espace public.

---

<sup>25</sup> MACHIAVELLI, *Lettere*, édition de Franco GAETA, Milan, Feltrinelli, 1981, p. 409, Carpi, 18 mai 1521: "fondomi sul diluvio che debbe venire, o sul Turco che debbe passare...et simili novelle da pancacce..."; à remarquer aussi un passage de la *Mandragore*: "Non cento lire, non cento grossi, o va! E questo è che, chi non ha lo stato in questa terra, de' nostri pari, non truova can che gli abbai; e non siamo buoni ad altro che andare a' mortori o alle ragunate d'un mogliazzo, o a starci tutto di in sulla panca del Proconsolo a donzellarci": MACHIAVELLI, *Opere letterarie*, éd. Luigi BLASUCCI, Milan, Adelphi, 1964, p. 24.

<sup>26</sup> Cf. LANDI, « La construction épistolaire », art. cit., p. 183.

<sup>27</sup> WIKHAM, "Fama and Law", art. cit., p. 16.

<sup>28</sup> Outre l'exemple de Laurent déjà cité, voir aussi *Istorie fiorentine* II, 33 (CARLI, I, p. 111) relatif à un épisode malheureux de la guerre contre Pise en 1342: "La perdita di questa città, come in simili casi avviene sempre, fece il popolo di Firenze contro a quelli che governavano sdegnare; e in tutti i luoghi e per tutte le piazze publicamente gli infamavano accusando la avarizia e i cattivi consigli loro".

<sup>29</sup> *Istorie fiorentine* III, 22 (CARLI, I, p. 133): "Questi esili e queste morti, come sempre mai dispiacquono, a messer Benedetto Alberti dispiacevano, e publicamente e privatamente le biasimava; donde i principi dello stato lo temevano perché lo stimavano uno de' primi amici della plebe".

<sup>30</sup> Pour la dynamique public/privé dans l'Etat territorial italien, cf. Giorgio CHITTOLINI, « Il privato, il pubblico, lo Stato », in Giorgio Chittolini., Antony Molho, Pierangelo Schiera (éds), *Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra medioevo ed età moderna*, Bologne, Il Mulino, 1994, p. 553-589; pour une historicisation de la distinction privé/public dans le domaine de l'opinion, cf. WETTERS, *The opinion system*, op. cit., p. 3-4.

Celui-ci est conçu par Machiavel comme bipolaire : d'un côté le palais de la Seigneurie (*palazzo*), de l'autre la place publique (*piazza*), qui correspondent aux espaces parallèles (institutionnel et extra-institutionnel) de formation du discours politique. Le binôme « piazza-palazzo » occupe une place centrale dans l'imaginaire républicain où il est censé symboliser le caractère direct et ouvert de la communication qui s'établit entre le peuple et ses représentants<sup>31</sup>. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, cette image idéale s'est considérablement brouillée. Dans un aphorisme (*ricordo*) daté de 1528-1530, Guichardin conçoit ce binôme sous la forme d'une opposition : la distance entre ces lieux contigus est plus grande que celle qui sépare le Vieux monde du Nouveau, « c'est pourquoi », précise-t-il, « le monde se remplit aisément d'opinions fausses et vaines »<sup>32</sup>. Ce binôme reproduit l'opposition, d'ordre cognitif, entre raison et opinion : la raison de ceux qui gouvernent est indéchiffrable au peuple et l'incommunicabilité entre gouvernants et gouvernés est l'un des moteurs qui alimentent le flux de fausses informations qui parcourent la ville. Une métaphore analogue est présente dans un passage des *Discours sur la première décade* (I, 47), rédigé autour de 1515-1516. Machiavel utilise l'image de la place et du palais dans le but de démontrer que le peuple se trompe dans ses jugements car il juge toujours à distance : lorsque des gens du peuple accèdent au pouvoir et voient les choses de près, leur raisonnement devient soudainement juste<sup>33</sup>. Aussi bien dans les *Discours* que dans le *Prince*, Machiavel semble penser que l'opinion constitue la forme de connaissance propre au peuple qui ne juge qu'à travers ce qu'il voit et qu'il entend, alors que seul un petit nombre d'oligarques possède, par legs ancestral, la raison des choses.

Cette dichotomie est présente aussi dans les *Histoires*, mais la rationalité politique y joue un rôle mineur, même dans les instances consultatives ou délibératives de l'Etat, où elle devrait être pourtant à l'abri des aléas de l'opinion, grâce à la sagesse de la classe politique et à l'impartialité du mécanisme de décision<sup>34</sup>. La raison est ici l'apanage de quelques rares individus, tel Niccolò da Uzzano, l'un des membres les plus influents de l'élite qui gouverne de façon stable Florence après l'émeute des *Ciampi* en 1378<sup>35</sup>. Dans le livre IV des *Histoires* Machiavel accorde une attention

<sup>31</sup> Cf. Alison BROWN, "Smascherare il repubblicanesimo rinascimentale", in Sonia Adorni Braccesi, Mario Ascheri, (éds), *Politica e cultura nelle repubbliche italiane dal medioevo all'età moderna*, Rome, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 2001, p. 109-133 et Ilaria TADDEI, « Du secret à la place publique. L'entrée en charge de la Seigneurie à Florence (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », dans G. Bertrand et I. Taddei (ed.), *Le destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne. Il destino dei rituali. « Faire corps » nello spazio urbano, Italia-Francia-Germania*, Rome, École française de Rome, 2008, p. 116-141.

<sup>32</sup> F. Guichardin, « Ne vous étonnez pas qu'on ne connaisse point les événements des époques passées, ni ceux qui se produisent dans les provinces ou les lieux éloignés; car à bien y regarder, on n'a pas vraiment connaissance des choses présentes, ni de celles qui se produisent journellement dans une même cité; et il y a souvent entre le palais et la place publique un brouillard si dense ou un mur si épais que, l'œil des hommes n'y pouvant pénétrer, le peuple en sait autant sur ce que fait celui qui gouverne et sur les raisons qui le font agir que sur ce qui se passe en Inde. C'est pourquoi le monde se remplit aisément d'opinions fausses et vaines »; pour la datation M. Fubini, « Introduzione », in F. Guicciardini, *Ricordi*, Milano, Rizzoli, 1977, p. 65.

<sup>33</sup> BEC, p. 268 ; pour une lecture de ce passage Sandro LANDI, *Naissance de l'opinion publique dans l'Italie moderne. Sagesse du peuple et savoir de gouvernement de Machiavel aux lumières*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 35-37.

<sup>34</sup> Cf. TADDEI, « « Du secret à la place publique », art. cit.

<sup>35</sup> Sur ce personnage cf. Amelia DAINELLI, "Niccolò da Uzzano nella vita politica dei suoi tempi », in Archivio storico italiano, 1932, p. 35-86, 185-216; Gene A. BRUCKER, *Renaissance Florence*, New York, John Wiley and sons, 1969, p. 95-96 et Emanuela FERRETTI "La Sapienza di Niccolò da



particulière aux positions exprimées par ce citoyen éminent, Gonfalonier de Justice à trois reprises, dont il reconnaît l'influence et l'éloquence dans les conseils de la république<sup>36</sup>. Les *Histoires* relatent en particulier les propos tenus par Da Uzzano dans le cadre de la campagne militaire que Florence mène contre Lucques en 1429 et qui constitue – comme Machiavel le souligne bien – le début de la crise du parti oligarchique<sup>37</sup>. Les *Histoires* saisissent les mécanismes de formation d'un discours sur la guerre dans les différents espaces publics de la cité. D'abord la place, sur laquelle, à la nouvelle de la conquête inattendue de deux places fortes lucquoises, des « rassemblement d'hommes de toutes sortes » (*circuli di ogni sorte uomini*) demandent une guerre ouverte contre Lucques<sup>38</sup>. A l'origine de cette opinion, qui ne peine pas à s'imposer dans la majorité de la population, Machiavel reconnaît un facteur d'ordre naturel, à savoir le penchant des hommes, considérés dans leur généralité ou en tant que multitude, à « s'emparer plutôt du bien d'autrui qu'à conserver le sien ». Machiavel concentre ensuite son attention sur le palais, où la même nouvelle provoque une division à la tête de la classe dirigeante. Rinaldo degli Albizzi « poussé par la pensée qu'elle serait utile à la république ou bien par sa propre ambition », est favorable à l'entreprise. Dans les conseils de la république, appelés à délibérer sur la guerre, se succèdent des prises de parole contradictoires. Contre l'« opinion » de Rinaldo degli Albizzi, Niccolò da Uzzano prend la parole. Son discours est un chef d'œuvre de rhétorique qui fait aussi bien appel à l'honneur de Florence (cité guelfe qui s'apprête à agresser une autre cité guelfe), qu'à la raison de ses concitoyens et qu'à la prévision politique : « mais comme il voyait ces humeurs perturbés (*umori mossi*) et qu'on ne l'écoutait pas, il tenait à leur prédire qu'ils feraient une guerre très coûteuse où ils courraient de grands dangers et qu'au lieu de s'emparer de Lucques, [...] ils en feraient de cité amie, soumise et faible, une cité libre, hostile et contraire avec le temps à la grandeur de leur république »<sup>39</sup>. Le dispositif décisionnel, fondé sur un scrutin, ne fait que confirmer l'isolement de Da Uzzano et met en lumière l'intelligence qui s'est tacitement établie entre position officielle du palais et opinion de la place : « après que l'on eut parlé pour et contre la guerre, on en vint, selon la coutume, à consulter secrètement la volonté des hommes, quatre-vingt-dix-huit seulement s'opposèrent à la guerre ».

Cet épisode est significatif à plusieurs égards. De même qu'il illustre la porosité entre ces deux espaces du discours public, il souligne le lien de subordination que l'opinion d'un nombre limité de citoyens dotés de compétence politique entretient à l'égard une opinion extra-institutionnelle, fondée sur une appréciation hâtive et émotionnelle d'individus et de faits. On peut ainsi saisir un double niveau de réflexion qui est à l'œuvre dans les *Histoires* : celui à caractère anthropologique et presque proverbial sur la force et l'inconstance de l'opinion majoritaire (« mais on voit maintenant par expérience combien l'opinion des hommes est erronée et faux leur jugement », lit-on, par exemple, en

---

Uzzano: l'istituzione e le sue tracce architettoniche nella Firenze rinascimentale”, in *Annali di Storia di Firenze*, 4-2009, p.89-149.

<sup>36</sup> Cf. J. M. Najemy, *A History of Florence 1200-1575*, Oxford, Blackwell, 2006, p. 185.

<sup>37</sup> Sur la guerre de Lucques Brucker, *Renaissance Florence*, op. cit., p. 169.

<sup>38</sup> *Histoires de Florence*, IV, 18, BEC, p. 808 ; CARLI, I, p. 208 ; sur cet épisode aussi NAJEMY, *Machiavelli and the Medici*, p. 568-569.

<sup>39</sup> BEC, p. 811 et CARLI, I, p. 211.

au livre III, chapitre 5<sup>40</sup>) ; celui à caractère historique sur le rôle que l' « opinion des hommes », autrement dit la *fama*, a joué et continue de jouer dans les dynamiques institutionnelles et partisans de la république. Ignoré par la critique, cet aspect permet néanmoins de mieux comprendre le jugement pessimiste que le dernier Machiavel porte sur l'évolution et sur l'avenir de la république<sup>41</sup>.

Il est en effet possible de lire les *Histoires* à la lumière d'un élargissement progressif du pouvoir de la *fama* dans l'espace politique républicain. A ce sujet, Machiavel repère un tournant dans le passé de la ville : il s'agit des Ordonnances de Justice, une série de mesures discriminatoires à l'encontre de l'ancienne noblesse d'origine féodale (magnats ou grands)<sup>42</sup>, promulguées en 1293 par le gouvernement « populaire » des Arts. L'un des éléments essentiels de ce dispositif judiciaire consiste à attribuer à la renommée la valeur de témoin dans les procès à l'encontre de nobles violents<sup>43</sup>. Le caractère littéralement « extraordinaire » de cette procédure n'échappe pas à Machiavel qui écrit : « on décida que la voix publique (*publica fama*) suffirait à juger. Ces lois que l'on appela les Ordonnances de Justice, donnèrent au peuple une grande réputation »<sup>44</sup>. Coup d'Etat institutionnel, les Ordonnances politisent la *fama* et fondent, en même temps, la souveraineté « absolue » du peuple. En retour, à partir de cette époque, la parole anonyme du peuple acquiert un statut politique presque autonome et devient l'arbitre de la réputation d'individus et de partis qui visent à exercer un pouvoir absolu sur la république. Les *Histoires* permettent en effet de suivre les différents moments de cette tendance tyrannique qui, loin d'être un accident, est inscrite au cœur même de la constitution populaire de la ville.

L'interaction entre la voix publique et la renommée individuelle est notamment à l'œuvre dans le cas de Corso Donati, chef de file des guelfes noirs, l'une des deux factions (*umori, parti*) qui divisent la cité et son territoire dès 1298, juste après le renforcement du régime populaire. D'origine aristocratique, lésé par la nouvelle législation, Corso vise à s'opposer au pouvoir en place à l'aide de son charisme (« l'autorité de sa personne était telle que chacun le craignait »)<sup>45</sup>. Machiavel illustre sa stratégie personnelle, fondée sur un discours habile, visant à insinuer la corruption de la classe dirigeante, de manière à rallier une vaste opinion extra-institutionnelle: « il tenait des propos

---

<sup>40</sup> BEC, p. 757 et CARLI, p. 141 : «ma e' si vede ora per esperienza quanto la opinione degli uomini è fallace e il giudizio falso».

<sup>41</sup> Sur le républicanisme de Machiavel dans les *Histoires de Florence*, cf. notamment BOCK, « Civil discords », art. cit., p. 201.

<sup>42</sup> Sur cette catégorie cf. Christiane KLAPISCH-ZUBER, *Retour à la cité : Les magnats de Florence, 1340-1440*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2006; sur les Ordonnances de Justice, cf. Andrea ZORZI, « Politica e giustizia a Firenze al tempo degli ordinamenti antimagnatizi », in ARRIGHI (Vanna), éd., *Ordinamenti di Giustizia fiorentini. Studi in occasione del VII centenario*, Florence, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1995, p. 105-147; le texte des Ordonnances a été publié par Francesco BONAINI, « Gli Ordinamenti di Giustizia del Comune e Popolo di Firenze compilati nel 1293 », *Archivio Storico Italiano*, I-1855, p. 37-71.

<sup>43</sup> « Et sufficiat probatio in predictis omnibus...contra ipsos magnates facientes... maleficia...per testes probantes de publica fama »: BONAINI, « Gli Ordinamenti di Giustizia », art. cit., p. 51; sur la dimension judiciaire de la *fama* cf. WIKHAM, «Fama and Law», art. cit., p. 17 et Julien THÉRY, « Fama : l'opinion publique comme preuve judiciaire. Aperçu sur la révolution médiévale de l'inquisiteur », in Bruno LEMESLE, éd., *La preuve en justice de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, PUR, 2003, p. 119-147.

<sup>44</sup> *Histoires de Florence*, II, 13, BEC, p. 713 ; CARLI, I, p. 82 : «fecesi che la publica fama bastasse a giudicare. Per queste leggi, le quali si chiamorono gli Ordinamenti della iustizia, acquistò il popolo assai reputazione».

<sup>45</sup> *Histoires*, II, 22, BEC, p. 724, CARLI, I, p. 95.

calomnieux à l'encontre de nombreux citoyens qui avaient administré l'argent public, et les accusait de se l'être approprié à des fins privées, en disant qu'il convenait de les découvrir et de les punir. Cette opinion était partagée par nombre de gens qui éprouvaient le même désir (*desiderio*) que lui, à quoi s'ajoutait l'ignorance d'un grand nombre d'autres qui croyaient que messire Corso était animé par son amour de la patrie »<sup>46</sup>. Il s'agit donc d'un courant d'opinion hétéroclite où convergent les frustrations et le désir de vengeance des nobles et qui constitue également un terreau idéal pour des propos « populistes » à caractère patriotique adressés en particulier à la masse du peuple exclue du pouvoir (*plebe, moltitudine*) : « pour entretenir sa réputation, il [Corso] avait toujours tenu une opinion contraire à celle des citoyens les plus puissants. Là où il voyait que le peuple inclinait, il usait de son autorité pour obtenir sa bienveillance. De sorte qu'il était à la tête de tous les désaccords et de toutes les nouveautés et que ceux qui désiraient obtenir des choses extraordinaires recouraient à lui »<sup>47</sup>. Cependant, cette stratégie de mobilisation de la *fama* a son maillon faible dans la nature même de la multitude, dont l'attachement à un noyau de valeurs patriotiques ancestrales la rend disponible à accueillir toute sorte d'avis portant sur les personnages prééminents. Machiavel remarque ainsi la détérioration rapide de la *fama* de Corso, provoquée par une rumeur - dont la source est, vraisemblablement, le gouvernement même - sur ses intentions et convictions politiques cachées : « pour lui ôter les faveurs du peuple on répandit la rumeur (*disseminarono*) qu'il visait à la tyrannie ce qui n'était pas difficile à croire parce que son comportement dépassait toute mesure. Cette opinion crût plus encore, après qu'il eût épousé une fille d'Ugucione della Faggiuola, chef des partis gibelins et blancs, très puissant en Toscane »<sup>48</sup>.

Cette mécanique se reproduit dans d'autres cas relatés dans les *Histoires*. La tentative de coup d'Etat du duc d'Athènes, Gautier VI de Brienne, commandant de l'armée florentine lors de la guerre désastreuse contre Pise en 1341 en est un<sup>49</sup>. Machiavel montre que la tentation tyrannique naît encore une fois du rapprochement entre la plèbe et les grands ; qu'elle trouve son terreau dans le mécontentement et dans un discours commun contre le gouvernement (« en tous les lieux et sur toutes les places on les diffamait publiquement mettant en cause leur avarice et leurs erreurs »<sup>50</sup>) ; que le duc construit soigneusement sa réputation sur une image de sévérité, de justice, de religiosité, de même que sur une rhétorique de la liberté qui vise en particulier à mobiliser les strates inférieures de la population<sup>51</sup>. Ainsi, contre l'avis de la seigneurie, mais « avec le consensus du peuple » réuni sur la place publique, le 8 septembre 1342, le duc est élu seigneur à vie de Florence<sup>52</sup>. Machiavel attribue sa disgrâce, tout aussi rapide, non seulement à ses manières, ouvertement tyranniques, mais aussi à l'arrivée dans la ville d'un certain nombre de Français, attirés par « le bruit (*fama*) de sa nouvelle seigneurie ». L'introduction inopinée de « mœurs et coutumes » différents, contraires, au

<sup>46</sup> II, 21, BEC, p. 721; CARLI, I, p. 92.

<sup>47</sup> II, 22, BEC, p. 723; CARLI, I, p. 95.

<sup>48</sup> II, 22, BEC, p. 724; CARLI, I, p. 95.

<sup>49</sup> Sur le gouvernement de Gautier de Brienne, cf. NAJEMY, *A History of Florence*, op. cit., p. 135-137.

<sup>50</sup> *Histoires*, II, 33, BEC, p. 736; CARLI, I, p. 111.

<sup>51</sup> II, 33 et 34; BEC, p. 736-737; CARLI, p. 112-113.

<sup>52</sup> II, 35, BEC, p. 740; CARLI, I, p. 116 : "E quando si venne, leggendo, a quella parte dove per uno anno se gli dava la signoria, si gridò per il popolo: A VITA".

moins dans les apparences, à l'éthos républicain (*vivere civile*), aurait ainsi provoqué le dégoût de la masse de la population et accéléré la chute de ce régime<sup>53</sup>.

Mais l'exemple principal de cette stratégie visant à faire interagir *fama* individuelle et publique, dans la conquête du pouvoir reste celui de Côme de Médicis. Au chapitre 27 du livre IV des *Histoires*, Machiavel affirme que Niccolò da Uzzano est conscient des « manières de faire hors du commun » (*modi straordinari*) caractéristiques de Côme<sup>54</sup>. Ces manières, illustrées à la fin du chapitre 26, consistent en un travail de sape mené par ses partisans dans les lieux publics, de manière à créer une opinion défavorable aux oligarques, responsables de la guerre malheureuse contre Lucques. Ces accusations, précise Machiavel, mêlent d'ordinaire le vrai et le faux, avec un résultat analogue : « celles qui étaient vraies étaient ainsi renforcées ; les fausses étaient inventées ; vraies ou fausses, elles étaient crues par un peuple qui d'ordinaire les haïssait »<sup>55</sup>. Cette inclination collective à haïr et à croire constitue le soubassement psychologique, foncièrement populaire, sur lequel peut se fonder le régime « extraordinaire » de Côme.

Au début du livre VII, Machiavel précise que Côme s'est ouvert la voie du pouvoir grâce à des moyens publics et privés (*la publica e la privata via*)<sup>56</sup>. Les moyens « privés », en plus de la mobilisation permanente de la population par des spectacles, consistent à activer un réseau de clients et de partisans (*partigiani*) dont le rôle principal est celui de soutenir sa réputation publique<sup>57</sup>. Le régime de Côme et de ses successeurs est ainsi, avant tout, un régime de la *fama*, qui, au-delà et en dépit des mécanismes institutionnels, vise à créer les conditions durables et pour le « consensus » à ses actions et pour la détestation durable de ses opposants.

Machiavel détaille une série de conséquences de ce régime sur l'usage public de la parole. La diffamation devient, par exemple, une arme ordinaire employée contre les adversaires de Côme aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur des instances de la république. Ainsi, en mars 1458, le gonfalonier Matteo Bartoli devient littéralement fou à cause des calomnies dont il est victime de la part d'une seigneurie composée de partisans de Côme<sup>58</sup>. Le régime de la *fama* implique également une maîtrise

---

<sup>53</sup> II, 36, BEC, 741 ; CARLI, I, p. 118 : « Come la fama si sparse della nuova signoria di costui, molti vennono del sangue franzese a trovarlo; ed egli a tutti, come a uomini più fidati, dava condizione; in modo che Firenze in poco tempo divenne, non solamente suddita ai Franzesi, ma a' costumi e agli abiti loro; perché gli uomini e le donne, senza avere riguardo al vivere civile, o alcuna vergogna, gli imitavano. Ma sopra ogni cosa quello che dispiaceva era la violenza che egli e i suoi, senza alcuno rispetto, alle donne facevano ».

<sup>54</sup> IV, 27, BEC, p. 818; CARLI, I, p. 220. Pour une analyse de cette expression cf. NAJEMY, « Machiavelli and the Medici », art. cit., p. 569-570, qui ne prend pas en compte la dimension de la *fama*.

<sup>55</sup> BEC, p. 818; CARLI, I, p. 220 : « da questo tutti gli altri carichi che a' magistrati e a' commissari si dettero nacquero, perché i veri si accrescevano, i non veri si fingevano, e i veri e i non veri da quel popolo, che ordinariamente gli odiava, erano creduti ».

<sup>56</sup> *Histoires*, VII, 2, BEC, p. 918; CARLI, II, p. 119 : « avendosi alla sua potenza la publica e la privata via aperta ».

<sup>57</sup> VII, 1, BEC, p. 918 et CARLI, II, p. 118 : « E però è da sapere come in due modi acquistano riputazione i cittadini nelle città: o per vie publiche, o per modi privati. Publicamente si acquista, vincendo una giornata, acquistando una terra, facendo una legazione con sollecitudine e con prudenza, consigliando la republica saviamente e felicemente; per modi privati si acquista, benificando questo e quell'altro cittadino, defendendolo da' magistrati, suvvenendolo di danari, tirandolo immeritamente agli onori, e con giochi e doni publici gratificandosi la plebe ».

<sup>58</sup> Comme le révèle Franco Gaeta dans son commentaire à une édition des *Histoires* (*Storie fiorentine*, Milan, Feltrinelli, 1962, p. 455) Machiavelli se trompe en attribuant cet épisode à Donato

constante des signes extérieurs susceptibles d'altérer l'image de la famille dominante et de la délégitimer aux yeux de la multitude. Ainsi, après la mort de Côme en 1464, des voix s'élèvent pour dénoncer les penchants tyranniques de son fils Pierre et de son petit-fils Laurent, dont le mariage avec Clarice Orsini laisse présager une rupture ouverte avec les mœurs républicaines. Une faille s'est soudainement ouverte dans le consensus qui lie la famille à la cité et un discours « séditieux », fondé sur les arguments de la liberté républicaine, peut circuler et « tromper » de nombreux citoyens<sup>59</sup>. La seule méthode pour éviter que d'anciennes divisions ne se réactivent (« les humeurs bouillonnaient dans la ville ») consiste à organiser des fêtes publiques<sup>60</sup>, qui fonctionnent comme inhibiteur à l'égard de tout discours sur l'Etat (« donner aux hommes quelque chose à penser qui leur empêcherait de penser à l'Etat »<sup>61</sup>).

Solidement ancré dans la culture républicaine, qui confère à la parole collective un relief social et juridique, le régime médicéen de la *fama* se traduit finalement par une raréfaction, voire un effacement de la parole politique. L'attention spécifique à l'égard de toute opinion qui s'exprime dans l'arène politique ne vise pas seulement à compenser, par une parole contraire, toute opinion dissonante, mais aussi à désamorcer les causes des divisions citadines. C'est, au fond, le but du « consensus universel de toute la ville » (*unito consenso di tutta la città*) que Laurent évoque dans son discours à la Seigneurie au lendemain de la conjuration d'avril 1478<sup>62</sup>. Mais c'est également à ce stade là que ce régime de la parole révèle sa faiblesse, car si les discours qui s'inscrivent dans l'espace public facilitent l'éclosion des conflits, parfois les aggravent et les perpétuent, ils n'en constituent pas, pour autant, leur cause réelle. Cette cause se situe ailleurs, dans une strate plus profonde et non discursive du corps politique de la ville, mais tout aussi liée, dans la vision de Machiavel, à la notion d'opinion : l'humeur.

### *L'humeur comme opinion naturelle*

Dans la perspective tracée par Jürgen Habermas, l'espace public est une dimension discursive<sup>63</sup>. C'est à partir de cette idée, acceptée sans discussion, qu'il ne paraît pas anachronique

---

Cocchi : « E perché Donato Cocchi trovandosi gonfalonieri di giustizia, volle senza suo consentimento fare il parlamento, lo fece in modo Cosimo da' Signori che con seco sedevano sbeffare, che gli impazzò, e come stupido ne fu alle case sue rimandato », *Histoires*, VII, 3, BEC, p. 920 et CARLI, II, p. 121.

<sup>59</sup> *Histoires* VII, 11, BEC, p. 930 et CARLI, II, p. 133-134.

<sup>60</sup> *Histoires de Florence*, VII, 12, BEC, 930 et CARLI, II, p. 134; pour une analyse politique de ces célébrations, cf. André ROCHON, *La jeunesse de Laurent de Médicis (1449-1478)*, Paris, Les Belles Lettres, 1963, p. 97-99.

<sup>61</sup> Ibidem, « dare che pensare agli uomini qualche cosa, che levassero il pensiero dello stato ».

<sup>62</sup> Le mot *consenso* revient à quatre reprises dans le discours prononcé par Laurent de Médicis (*Histoires*, VIII, 10, BEC, 967-968 et CARLI, II, 180-182) ; sur le sens de ce mot NAJEMY « Machiavelli and the Medici », art. cit, 572 : « Thus, Machiavelli once again underscores the idea that the Medicean hegemony cannot be understood solely in terms of the ambition or talents of the Medici themselves. It was, rather, the product of a political system and style in which the entire upper class shared ».

<sup>63</sup> Jürgen HABERMAS, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978 [1<sup>ère</sup> édition allemande 1962].

d'utiliser cette expression pour des contextes historiques antérieurs à l'invention de l'imprimerie<sup>64</sup>. Dans sa définition minimale, l'espace public est en effet un lieu où des acteurs échangent verbalement des opinions politiques. Le caractère diffus de la parole politique dans certaines sociétés pré-modernes a même permis de penser l'espace de la cité « as a vast resonating box, attracting news and multiplying it in thousand rumors. Distant events rebounded in discussion at all social levels »<sup>65</sup>. La représentation de la ville que nous renvoient les *Histoires de Florence* peut, en apparence, rappeler cette image : une vaste et protéiforme oralité permet de rapprocher la ville des mondes extérieurs, de mettre en relation les lieux institutionnels et extra-institutionnels de formation du discours politique. Mais cette image ne s'accorde que partiellement avec la réalité perçue par Machiavel. Si le but est de comprendre comment l'espace public est réellement conçu par un acteur du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>, force est alors de constater que la dimension verbale de l'opinion (que l'on a identifiée ici sous la catégorie de la *fama*) n'épuise pas ce domaine. Il existe en effet une opinion non discursive, un au-delà de la *fama* pourrait-on dire, dont la logique est susceptible de nous éclairer sur la nature des conflits et, en même temps, de l' « espace public » dans la cité pré-moderne.

Dans cette optique, il paraît important de se concentrer sur la catégorie d'humeur, d'usage fréquent dans les *Histoires de Florence*<sup>67</sup>. Depuis quelques années, cette catégorie a fait l'objet d'études visant à élucider son champ lexical (d'origine médicale)<sup>68</sup> de même que sa portée philosophique et politique. Dans l'analyse que lui consacre Antony Parel, l'humeur, chez Machiavel, est un concept souple, caractérisé par une large oscillation de sens<sup>69</sup>. Les *Histoires de Florence* confirment cette variété d'usages. « Humeur » (*Umore*) indique ici une faction (*umori delle parti*), ou les différents groupes sociaux actifs dans le corps politique de la cité (les grands, les peuple, la plèbe ou multitude). « Humeur » peut aussi définir le résultat de leurs interactions, c'est-à-dire les conflits<sup>70</sup>. Mais ce mot se prête également à des usages moins univoques. En effet, l'humeur ne se limite pas à désigner quelque chose, elle indique aussi sa tendance intrinsèque, c'est-à-dire, ce qui la caractérise et l'oppose à autre chose : ainsi, au début du troisième livre, «les graves et naturelles inimitiés» entre le

<sup>64</sup> A titre d'exemple, voir Patrick BOUCHERON, Vincent AZOULAY (eds), *Le mot qui tue : Histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Champ Vallon, 2009, p. 11 et 29.

<sup>65</sup> Filippo DE VIVO, *Information and Communication in Venice. Rethinking Early Modern Politics*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 6.

<sup>66</sup> Sur la nécessité d' «historiciser les modes de pensée » contre\_ « L'illusion de l'évidence » qui « nous sépare de nous-mêmes, de notre inconscient historique », cf. Pierre BOURDIEU, « L'inconscient d'école » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 135-2000, p. 3-5.

<sup>67</sup> On relève 40 occurrences de ce mot.

<sup>68</sup> Cf. Laurent GERBIER, « La composition de la langue civile, enjeux et construction de l'écriture politique machiavéenne, in Thierry MENISSIER, Marie GAILLE NIKODIMOV (eds.), *Lectures de Machiavel*, Paris, 2006, p. 51-91 et Marie GAILLE-NIKODIMOV, « A la recherche d'une définition des institutions de la liberté. », *Astérion*, Numéro 1, juin 2003, <http://asterion.revues.org/document14.html>.

<sup>69</sup> Antony PAREL, *The Machiavellian Cosmos*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1992 p. 105: "in his political analysis, Machiavelli uses the notion of *umori* in a number of different senses". Mais sur cette notion voir aussi Markus FISCHER, « Machiavelli's Political Psychology », in *The Review of Politics*, 59-1997, pp. 789-829; en particulier sur l'usage de cette notion dans les *Histoires de Florence*, cf. H C. MANSFIELD, *Machiavelli's Virtue*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1998 [1<sup>ère</sup> édition 1966], p. 127-175.

<sup>70</sup> *Histoires de Florence*, II, 12, BEC, p. 712, CARLI, I, p. 81 : "Le guerre di fuori e la pace di dentro avevano come spente in Firenze le parti ghibelline e guelfe; restavano solamente accesi quelli umori i quali naturalmente sogliono essere in tutte le città intra i potenti e il popolo",.

peuple et les nobles sont attribuées à une irréductible « diversité d'humeurs »<sup>71</sup>. La critique, notamment philosophique, a souligné que Machiavel utilise cette catégorie de l'humeur dans un contexte marqué par la réflexion sur les formes institutionnelles<sup>72</sup>. Mais dans la plupart des cas présents dans les *Histoires*, l'occurrence d'« humeur » ne montre pas de relation évidente avec ce débat intellectuel. En revanche, Machiavel utilise souvent ce mot comme synonyme de disposition permanente propre à un individu et à son groupe d'appartenance ou à tout groupe humain. A titre d'exemple, au livre VII, chapitre 25, en décrivant l'attitude séditeuse de Bernardo Nardi qui, ayant été exilé par le gouvernement médicéen en 1466 essaye de rallier certaines villes sujettes de Florence, Machiavel remarque « qu'il connaissait l'humeur des citoyens de Prato, qui jugeaient qu'on les traitait avec orgueil et avidité et n'ignorait pas l'hostilité (*male animo*) de certains au régime<sup>73</sup>.

De toute évidence, cet usage du mot « humeur », renvoie à quelque chose qui n'est pas la réflexion institutionnelle : « humeur » est ici en relation avec l'inclination ou le caractère de certains peuples. Cette acception d'« humeur » est d'usage commun dans le gouvernement des villes sujettes. Une lecture de la correspondance de Machiavel en tant que secrétaire de la seconde chancellerie (1498-1512), se révèle à cet égard utile<sup>74</sup>. Par exemple, une lettre adressée par Machiavel à Giovanni Battista Ridolfi, capitaine et commissaire d'Arezzo en 1503, montre que la connaissance des « humeurs » d'une ville est considérée comme un précepte essentiel de gouvernement : « il est de règle que celui qui dirige et qui veut conserver son Etat – y lit-on- fasse tout pour n'éveiller aucune humeur susceptible de lui nuire ou de mettre en œuvre quoi que ce soit qu'une fois en marche, il ne pourrait plus maîtriser comme il le voudrait »<sup>75</sup>. Il faut souligner que, dans cette acception pratique, la notion d'humeur entretient avec celle d'opinion une relation étroite. En effet, dans la mesure où l'« humeur » sert non seulement à décrire un groupe social ou une faction, mais aussi son caractère propre, elle est, en quelque sorte, synonyme d'opinion, ou, plus précisément, d'un certain type d'opinion : une opinion qui implique une manière invariable d'agir. C'est cette opinion enracinée dans un corps politique, que les capitaines ou les commissaires florentins doivent pouvoir connaître, après une pratique quotidienne et prolongées des populations qu'ils gouvernent. Cette acception d'opinion est en effet un élément commun de la culture de gouvernement du territoire. Ainsi, Luigi Guicciardini, commissaire de Pistoia en 1537, « féru d'astrologie et attentif à la caractérologie des peuples », utilise de façon similaire une grille de lecture fondée sur la pérennité

---

<sup>71</sup> Ibidem, III, 1, BEC, p. 751, CARLI, I, p. 133: "Le gravi e naturali nimicizie che sono intra gli uomini popolari e i nobili, causate da il volere questi comandare e quelli non ubbidire, sono cagione di tutti i mali che nascono nelle città; perché da questa diversità di umori tutte le altre cose che perturbano le republiche prendano il nutrimento loro"; sur ce passage, cf. MANSFIELD, *Machiavelli's Virtue*, op. cit., p. 150-151.

<sup>72</sup> En particulier GAILLE-NIKODIMOV, « A la recherche d'une définition des institutions », art. cit.

<sup>73</sup> BEC, p. 944; CARLI, II, p. 152: "Conosceva oltre a di questo gli umori de' Pratesi, e come e' pareva loro essere superbamente e avaramente governati; e di alcuno sapeva il male animo contro allo stato".

<sup>74</sup> Cf. LANDI, "La construction épistolaire", art. cit.

<sup>75</sup> "La regola di chi tiene stato e di chi lo vuole mantenere è fare ogni cosa per non destare alcuno umore che lo potessi offendere, né muovere alcuna cosa che possa, non la possa più correggere a sua posta": Niccolò MACHIAVELLI, *Legazioni, commissarie, scritti di governo*, III (1503-1504), a cura di J.-J. MARCHAND e M. MELERA MORETTINI, Rome, Salerno, 2005, p. 24.

des humeurs, pour expliquer à ses supérieurs que « les gens du lieu, d'une nature cruelle, port[ent] en eux-mêmes cette fureur fatale » qu'il est impossible de réprimer<sup>76</sup>.

Une lecture des *Histoires de Florence* à la lumière de la notion gouvernementale d'humeur se révèle intéressante. Chaque groupe politique ou social y est caractérisé par une humeur spécifique qui conditionne son action dans l'espace de la cité. Tantôt, cette disposition est congénitale, comme dans le cas des grands et du peuple ; tantôt – et c'est le cas du conflit entre les Cerchi et les Donati, à l'origine de la scission du parti guelfe - l'humeur est une disposition acquise par un processus de contamination qui réactive un fonds de violence ancestrale et clanique (« Cette humeur venue de Pistoia, accrut la haine ancienne entre les Cerchi et les Donati »)<sup>77</sup>. Quelle que soit son origine, aussi bien dans l'écriture de chancellerie que dans les *Histoires de Florence*, l'humeur est pensée par Machiavel comme une opinion cristallisée et naturelle, quelque chose de non négociable et non discutable qui agit avec la puissance implicite d'une norme.

Ainsi conçue, la catégorie humorale d'opinion permet de renouer avec un sens obliéré de la notion d'opinion politique : alors que nous avons tendance à penser celle-ci comme une catégorie de l'esprit et comme le résultat d'une circulation, voire d'un débat d'idées, pour un acteur du XVI<sup>e</sup> siècle, l'opinion qui se manifeste dans l'espace public est avant tout une donnée naturelle, propre à chaque composante du corps politique. La présence de cette opinion pré-discursive impose également de repenser le rapport qui s'instaure, dans la dynamique des conflits, entre la dimension humorale et celle verbale de l'opinion, autrement dit, de reformuler la question du rapport entre conflit et opinion : en quelle mesure l'opinion, et quel type d'opinion, est matrice de conflits ?

### *L'humeur de la multitude*

Dans cette perspective, il paraît intéressant de suivre l'analyse que Machiavel consacre dans les *Histoires* à la catégorie de multitude (*moltitudine*). Le sens que Machiavel attribue à ce mot est variable. Dans une acception restreinte, il sert à qualifier les strates inférieures de la population urbaine, c'est-à-dire la plèbe, le vulgaire (*vulgo*) ou le *popolo minuto* : c'est ainsi, par exemple, que « multitude » est employée pour définir le secteur de la population urbaine qui se soulève en 1378<sup>78</sup>. Mais l'emploi de « multitude » révèle parfois une tendance à la généralisation, aussi bien comme synonyme de « peuple de Florence », c'est-à-dire la population toute entière de la ville, que comme

---

<sup>76</sup> Olivier ROUCHON, « Correspondance et crise territoriale. Les lettres d'un commissaire dans la Toscane des Médicis », in *La politique par correspondance*, op. cit., p. 109-129, citation à la p. 128.

<sup>77</sup> *Histoires*, II, 17, BEC, p. 717; CARLI, I, p. 87: "Questo umore, da Pistoia venuto, lo antico odio intra i Cerchi e i Donati accrebbe".

<sup>78</sup> Sur le lexique de peuple chez Machiavel cf. <sup>78</sup> R. ZANON, « *Populo* », in « *Lingua nostra* », 4-1969), p. 101-105, et Sandro LANDI, « *Popolo*, voce del popolo, opinione universale in Machiavelli », in G. Delille, A. Savelli (éds.), *Essere popolo. Prerogative e rituali d'appartenenza nelle città italiane di antico regime* numéro monographique de *Ricerche storiche*, 32-2002, p. 359-376.



équivalent de genre humain<sup>79</sup>. C'est dans ce sens, précisément, qu'au chapitre 18 du *Prince*, que Machiavel affirme que « dans le monde il n'y a que le vulgaire »<sup>80</sup>.

La multitude se caractérise-t-elle par une humeur spécifique ? Si l'humeur des « grands », lit-on au début du troisième livre, consiste à vouloir dominer et celle du peuple à se soustraire à la domination<sup>81</sup>, l'humeur propre à la multitude est, elle, plus difficile à définir. D'une part, en tant que plèbe exclue des droits politiques, la multitude se positionne toujours, dans les conflits, du côté des mécontents du régime oligarchique<sup>82</sup>. C'est à ce titre que la multitude constitue, on le sait, le soubassement social sur lequel vise à s'établir à Florence tout régime crypto-tyrannique (le duc d'Athènes, les Médicis). Mais son identité politique est complexe, car, nous l'avons observé, la multitude est aussi le réceptacle de certaines valeurs typiquement communales et florentines : la haine des villes voisines, la détestation des gibelins, l'antipathie pour tout ce qui contraste avec les formes et les coutumes républicaines. La multitude serait ainsi le dépositaire d'une notion communautaire et ancestrale de justice. Cette analyse est confortée par la lecture du chapitre 58 du premier livre des *Discours*, consacré à la multitude (« La multitude est plus sage et constante qu'un prince »)<sup>83</sup>. Par une « vertu occulte », écrit Machiavel, la multitude sait toujours distinguer et prévoir « le bien et le mal qui l'attendent ». Cette capacité est en large partie liée à la stabilité de ses opinions : en effet « on voit un peuple avoir une chose en horreur et conserver plusieurs siècles cette opinion ; ce que l'on ne voit pas chez un prince ». C'est à cette opinion stable, qui agit à l'instar d'une norme de comportement collectif, que Machiavel pense lorsqu'il affirme que « ce n'est pas sans raison que l'on compare la voix d'un peuple à celle de Dieu »<sup>84</sup>. A défaut d'être un discours articulé, la voix de la multitude est un oracle qui colporte des vérités communes et que tous ceux qui gouvernent se doivent d'écouter.

D'autre part, en tant que synthèse de la nature humaine, la multitude se caractérise par un certain nombre de pulsions. Tout d'abord, par un appétit disproportionné pour les biens d'autrui<sup>85</sup>.

---

<sup>79</sup> Ces deux acceptions sont présentes dans le passage suivant : « E pare cosa da non la credere che si diverso giudizio nel muovere guerra fusse in una medesima città, perché quelli cittadini e quel popolo che, dopo dieci anni di pace, avevano biasimato la guerra presa contro al duca Filippo per difendere la sua libertà, ora, dopo tante spese fatte e in tanta afflizione della città, con ogni efficacia domandassero che si movesse la guerra a Lucca per occupare la libertà d'altri, e dall'altro canto quelli che vollono quella biasimavano questa: tanto variano con il tempo i pareri, e tanto è più pronta la moltitudine ad occupare quello d'altri che a guardare il suo, e tanto sono mossi più gli uomini dalla speranza dello acquistare che dal timore del perdere; perché questo non è, se non da presso, creduto, quell'altra, ancora che discosto, si spera. E il popolo di Firenze era ripieno di speranza dagli acquisti che aveva fatti e faceva Niccolò Fortebraccio, e dalle lettere de' rettori propinqui a Lucca»: *Istorie fiorentine*, IV, 18, Carli, I, 208; BEC, p. 808.

<sup>80</sup> BEC, p. 155; Niccolò MACHIAVELLI, *Il Principe*, éd. de Giorgio INGLESE, Turin, Einaudi, 1995, p. 119 : «e nel mondo non è se non vulgo».

<sup>81</sup> Cf. notamment *Il Principe*, IX, p. 63: «Perché in ogni città si truovano questi dua umori diversi; e nasce da questo, che il populo desidera non essere comandato né oppresso da' grandi, e li grandi desiderano comandare et opprimere el populo»; BEC, p. 133.

<sup>82</sup> *Histoires de Florence*, III, 8 : «il rimanente della moltitudine, come quasi sempre interviene, alla parte malcontenta si accostava», CARLI, I, p. 145; BEC, p. 760.

<sup>83</sup> Niccolò MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, éd. de C VIVANTI, Turin, Einaudi, 2000, p. 126; BEC, p. 286; sur ce passage LANDI, *Naissance de l'opinion publique*, op. cit., p. 19-58; sur la sagesse ancestrale de la multitude cf. Leo STRAUSS, *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot, 2007 [lère éd. américaine 1958], p. 151.

<sup>84</sup> Ibidem.

<sup>85</sup> A titre d'exemple, *Histoires de Florence*, IV, 18 : «tanto variano con il tempo i pareri, e tanto è più pronta la moltitudine ad occupare quello d'altri che a guardare il suo, e tanto sono mossi più gli uomini

Cela justifie son instinct prédateur à l'égard des villes libres ou des citoyens riches et explique aussi son inconstance et son infidélité, car la multitude est prête à suivre, momentanément, tous ceux qui semblent en mesure de satisfaire ses désirs<sup>86</sup>. Mais la multitude est aussi, fondamentalement, violente. Les conflits dont elle est la protagoniste se terminent toujours par l'anéantissement physique et parfois rituel de l'adversaire. Le cas du meurtre de Guglielmo d'Assisi, podestat de Florence pendant la période du Duc d'Athènes, est à cet égard emblématique : « messire Guglielmo et son fils furent amenés parmi de milliers d'ennemis. Le jeune homme n'avait pas même dix-huit ans. Néanmoins, ni son âge, ni sa beauté, ni son innocence ne purent le sauver de la fureur de la multitude. Ceux qui ne purent les frapper en vie, les frappèrent morts et, non contents de le faire avec l'épée, les déchirèrent avec leurs mains et leurs dents. Et, pour que tous leurs sens se satisfissent dans la vengeance, après avoir entendu leurs cris, vu leurs blessures, touché leurs chairs déchirées, ils voulurent que leur palais y goûtât aussi, afin que l'intérieur de leurs corps se rassasiât comme l'extérieur »<sup>87</sup>.

Dans les conflits, donc - d'autres exemples le confirment -, la multitude manifeste son instinct sanguinaire et anthropophage<sup>88</sup>. Ce thème du cannibalisme mérite peut-être qu'on s'y attarde un instant. Dans le chapitre 13 du troisième livre des *Histoires*, le chef anonyme de l'émeute plébéienne de 1378, en exhortant ses hommes à la violence contre les riches, considère l'anthropophagie comme une norme inscrite dans les rapports de force sociaux : « Dieu et la nature ont placé les biens à la portée de tous les hommes ; ils sont offerts davantage au vol qu'au travail, aux mauvais procédés qu'aux bons. Il en résulte que les hommes s'entre-dévorent [*mangiono l'uno l'altro*] et que les plus faibles sont toujours perdants »<sup>89</sup>. On a beaucoup glosé sur les sources de cette page célèbre<sup>90</sup>, mais le cannibalisme comme mode ordinaire d'achèvement d'un conflit ne trouve pas d'équivalents dans la littérature antérieure ou contemporaine<sup>91</sup>, à une exception près, jusqu'à présent ignorée. En effet, Machiavel a pu penser le cannibalisme, dans l'espace urbain, à la lumière des mœurs anthropophages des populations du Nouveau Monde. En d'autres termes, l'une des sources des *Histoires de Florence* pourraient être les lettres publiées d'Amerigo Vespucci : le *Mundus Novus* (1502-1503) et la *Lettre des îles nouvellement retrouvées* (1504), adressée au supérieur de

---

dalla speranza dello acquistare che dal timore del perdere; perché questo non è, se non da presso, creduto, quell'altra, ancora che discosto, si spera": CARLI, I, p. 208; BEC, p. 809.

<sup>86</sup> *Histoires*, III, 15 : "la moltitudine, impaziente e volubile, sotto le solite insegne venne in Piazza" : CARLI, I, p. 161; BEC, p. 772.

<sup>87</sup> *Histoires* II, 37, Bec 744-745 ; CARLI, I, p. 123.

<sup>88</sup> *Histoires*, III, 16 : "Intanto ser Nuto fu portato dalla moltitudine in Piazza e a quelle forche per un piede impiccato: del quale avendone qualunque era intorno spiccato un pezzo, non rimase in un tratto di lui altro che il piede", CARLI, I, p. 163 et BEC, p. 773.

<sup>89</sup> *Histoires*, III, 13, CARLI, I, p. 157; BEC, p. 769.

<sup>90</sup> Récemment Gabriele PEDULLÀ, "Il divieto di Platone. Machiavelli e il discorso dell'anonimo plebeo (Ist. fior. III, 13)", in Jean-Jacques MARCHAND, Jean-Claude ZANCARINI (eds), *Storiografia Repubblicana fiorentina (1494-1570)*, Florence, Cesati, 2003, p. 209-266.

<sup>91</sup> C'est du moins ce que permet d'affirmer un sondage effectué sur la banque de données textuelles de la *LIZ Letteratura italiana Zanichelli 4.0*, Bologne, Zanichelli, 2001. Mais une recherche, notamment, sur un corpus de textes manuscrits contemporains, est encore en cours.

Machiavel, le gonfalonier Piero Soderini<sup>92</sup>. Il faut remarquer que dans ses écrits, Vespucci ne se limite pas, comme d'autres voyageurs, à décrire le cannibalisme : il le considère d'une part comme inhérent à la logique des conflits qui opposent sans cesse, et sans raison apparente, les différentes tribus ; de l'autre, il estime que cette pratique est perçue par les autochtones comme une forme d'obligation des jeunes à l'égard des aînés et des ancêtres, c'est-à-dire comme une opinion naturalisée<sup>93</sup>. Machiavel lecteur de Vespucci n'est qu'une hypothèse qui demande à être confirmée<sup>94</sup>, mais rien n'empêche de penser que la connaissance des coutumes violentes des peuplades du Nouveau Monde ait pu contribuer à jeter une lumière inédite sur une réalité proche - la nature féroce de l'humeur qui habite la multitude urbaine – de même qu'à saisir le caractère normatif des violences qui opposent, dans une même ville, « humeurs » sociaux et politiques rivaux.

L'humeur caractéristique de la multitude est ainsi un ensemble inextricable d'idées reçues et d'instincts primordiaux : tout cela constitue une opinion profonde, non négociable, pré-discursive, car elle se manifeste essentiellement par des voix et par des gestes. Néanmoins, le rapport qu'elle entretient avec la dimension verbale de l'opinion est déterminant dans la mécanique des conflits.

#### *Humeur, rumeur, conflits*

« La multitude tarde d'ordinaire à s'engager toute entière dans le mal, mais quand elle y est disposée, le moindre incident suffit à l'y pousser »<sup>95</sup>. Cet incident est souvent, dans les *Histoires*, de nature verbale. C'est pourquoi, pour conclure, nous essayerons d'analyser le rapport que la multitude entretient, avec la parole, dans les conflits. Il est d'un côté évident que la multitude n'est pas, à proprement parler, titulaire d'une parole mais d'une voix, c'est-à-dire d'une faculté verbale biologique, antérieure à la parole différenciée et signifiante<sup>96</sup>. Cette distinction est très claire chez Machiavel, qui sait reconnaître les différentes formes d'oralité qui s'inscrivent dans l'espace urbain<sup>97</sup>. Non seulement la multitude ne parle pas (elle crie ou elle murmure), mais elle se montre, dans la plupart des cas,

---

<sup>92</sup> Amerigo VESPUCCI, "Mundus Novus", in *Il Mondo nuovo di Amerigo Vespucci*, éd Mario POZZI, Turin, Edizioni dell'Orso, 1993, p. 101-133 et ID., "Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi", in *Il Mondo nuovo di Amerigo Vespucci*, in ibidem, p. 137-175.

<sup>93</sup> VESPUCCI, *Mundus Novus*, op. cit., p. 115-116: "I vecchi ne' parlamenti muovono i giovani e gli tirano nella loro openione ovunque lor piace e gl'infiammano alla guerra, nella quale uccidono gli inimici. E se gli vincono e rompono, gli mangiano e reputano sia cibo gratissimo". Dans une lettre inédite, retrouvée par Roberto Ridolfi, Vespucci questionne les sauvages au sujet de cette « opinion » : « et volli sapere da lloro la cauxa delle lor guerre et mi rispoxono non sapere altro salvo che abb-antico e' loro padri così facevono et per ricordanza da quello a lloro lasciata; né altra ragione mi dettono et io credo che lo facciano per mangiarsi l'un altro come fanno, sendo il lor comune mangiare carne umana, modo crudele et irrazionabile": cité in Roberto RIDOLFI, "Una lettera inedita di Amerigo Vespucci sopra il suo terzo viaggio", in *Archivio storico italiano*, 95, 1-1937, p. 3-20, citation à la p. 13.

<sup>94</sup> Je renvoie à Sandro LANDI, *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2008, p. 82-88.

<sup>95</sup> *Histoires*, VI, 24, BEC, p. 899; CARLI, II, p. 94: "Indugia assai la moltitudine tutta a disporsi al male; ma quando vi è disposta ogni piccolo accidente la muove".

<sup>96</sup> Cf. à ce sujet les observations de Corrado BOLOGNA, *Flatus vocis. Metafisica e antropologia della voce*, Bologne, Il Mulino, 1992, p. 23-24.

<sup>97</sup> Cf. LANDI, « Popolo, voce del popolo », p. 363.

insensible à la parole, comme si la parole ne pouvait pas l'atteindre ou, pour mieux dire, atteindre son humeur. Après la défaite florentine de Zagonara, en juillet 1424, face à l'armée de Filippo Visconti, Machiavel écrit que « toute la ville fut affligée par cette nouvelle », et il remarque également qu'il parut opportun aux prieurs de contrecarrer les effets de cette information « en réunissant « un grand nombre de citoyens pour apaiser par de bonnes paroles les humeurs altérés (*mossi*) de la multitude »<sup>98</sup>. Machiavel ne précise pas le résultat de cette action, mais il est convaincu que la parole a peu de prise sur la multitude, non seulement lorsqu'il s'agit, lors d'une délibération, de faire prévaloir un discours raisonnable sur un sentiment généralisé, mais aussi dans un contexte de conflit ouvert et ou de tumulte. Un épisode daté d'août 1397 est à cet égard significatif. Un groupe de jeunes aristocrates exilés par le régime oligarchique, décide de rentrer en ville, d'assassiner le chef du gouvernement, Maso degli Albizzi, et de provoquer la mobilisation de la multitude chroniquement mécontente de sa condition. Mais le plan échoue : les conjurés tuent au hasard dans les rues deux adversaires et essayent de soulever la population en criant « le peuple en arme, vive la liberté, mort aux tyrans ! ». Ils se retranchent ensuite dans une loge d'où ils adressent à la foule un discours qui vise à réveiller ses sentiments patriotiques et républicains : « ils encourageaient à grands cris les gens à prendre les armes et à se débarrasser d'une odieuse servitude [...], et ils s'étonnaient que des hommes accoutumés à prendre les armes pour une petite injure ne bougeassent pas sous de tels outrages [...] et qu'il était en leur pouvoir de réintégrer les bannis dans leur patrie ». « Bien que sincères » remarque Machiavel, « ces paroles n'émurent en rien (*non mossano*) la multitude : soit par crainte, soit parce que la mort des deux victimes avaient rendu odieux les assassins »<sup>99</sup>. La conjuration anti-médicéenne d'avril 1478 met en évidence un processus similaire : après l'assassinat de Julien de Médicis, Jacopo de' Pazzi organise une tentative désespérée pour s'emparer du Palais de la Seigneurie « en appelant le peuple aux armes et au nom de la liberté » ; mais, observe Machiavel, « parce que l'un avait été rendu sourd par la chance et les libéralités des Médicis, et que l'autre était inconnue à Florence, personne ne lui répondit »<sup>100</sup>. Ces épisodes, s'ils sont emblématiques du décalage qui subsiste entre le discours républicain et les attentes politiques de la majorité de la population, mettent également en lumière un problème de communication politique. En effet, ces mots d'ordre et ces paroles restent étrangers à l'humeur de la multitude, soit parce qu'elle s'est accoutumée à la servitude<sup>101</sup>, soit parce que les opinions fondées sur des arguments raisonnables sont inaudibles, c'est-à-dire inaptés à l'« émouvoir » (*muovere*). Ainsi, l'humeur de la multitude garde, face à ces arguments tirés de la rhétorique humaniste, une grande distance, comme si Machiavel découvrait l'existence, à l'intérieur d'une même ville, d'idiomes politiques différents et souvent incapables de communiquer entre eux.

L'humeur ne réagit pas aux discours, mais se montre en revanche très réceptive à l'égard d'une autre opinion verbale peu ou point raisonnable : la rumeur. Le binôme rumeur-humeur joue un rôle important dans la dynamique des conflits. De ce point de vue, encore une fois, l'écriture des *Histoires*

<sup>98</sup> *Histoires*, IV, 7, BEC, p. 797 ; CARLI, I, 193 : « per tanto parve à Signori ragunare assai cittadini, i quali con buone parole, gli umori mossi della moltitudine quietassero ».

<sup>99</sup> *Histoires*, III, 27, BEC, p. 787-788 et CARLI, I, p. 182.

<sup>100</sup> *Histoires*, VIII, 8, BEC, p. 965 ; CARLI, II, p. 177.

<sup>101</sup> *Histoires*, III, 27, BEC, p. 788 et CARLI, I, p. 182 : « tardi avvedutisi quanto sia pericoloso volere far libero un popolo che voglia in ogni modo essere servo ».

ne peut être séparée du savoir pratique et gouvernemental dont Machiavel fait preuve dans sa correspondance de chancellerie. La circulation non maîtrisée d'opinions, sous la forme de nouvelles invérifiables est en effet considérée comme une cause potentielle de « scandale », c'est-à-dire de dégradation des humeurs, et comme préalable au tumulte<sup>102</sup>. Les lettres qu'il adresse aux officiers périphériques font souvent état de la nécessité primordiale de contrôler l'information qui arrive dans les cités, notamment lorsqu'il s'agit d' « avis sinistres » et de « tristes nouvelles » car ce type de nouvelle « disproportionnée » ou fautive peut être entretenu par des « humeurs mauvaises » ou, à son tour, les entretenir<sup>103</sup>. L'analyse que Machiavel consacre, dans le livre VI des *Histoires*, à un tumulte qui a lieu à Milan en février 1450 relève d'une lecture analogue du phénomène de la communication. Machiavel s'éloigne momentanément de l'histoire de Florence pour décrire la crise de la république ambrosienne, un régime oligarchique éphémère qui s'achève par la prise de pouvoir de Francesco Sforza. Il s'agit, sans doute, pour lui, d'un cas significatif, pour étudier, de façon comparée, le comportement politique de la masse de la population et son attachement aux valeurs républicaines. Dans un contexte de guerre durable, Machiavel décrit une situation d'urgence politique, morale et alimentaire favorable au ressentiment populaire : « les magistrats – observe-t-il – étaient fort inquiets et faisaient diligence pour interdire les rassemblements »<sup>104</sup>. Il repère ensuite un épisode, apparemment négligeable, qui est néanmoins à l'origine de la chute du régime républicain : « deux hommes de condition modeste parlaient près de la Porta Nuova des malheurs de la cité et de leur propre misère et cherchaient des moyens de salut. D'autres s'approchèrent, de sorte qu'ils devinrent bientôt assez nombreux. Le bruit (*voce*) se répandit alors qu'un rassemblement d'hommes armés s'était formé à Porta Nuova contre les magistrats. La multitude qui n'en attendait pas tant pour se mettre en mouvement (*essere mossa*), prit les armes ; elle prit pour chef Gasparre da Vicomercato et marcha vers l'endroit où les magistrats étaient réunis ».

Machiavel est sans doute un historien *sui generis* en ce qui concerne le rapport aux sources, et cette page, fondée sur un fait invérifiable, semble le confirmer. Mais, indéniablement, il est, parmi les historiens modernes, celui qui accorde à la rumeur un rôle déterminant dans le dénouement des processus politiques. Comme le montre ce dernier exemple, Machiavel sait que l'information,

---

<sup>102</sup> Cf. la lettre d'instruction adressée à Francesco Benvenuti e Agnolo Pandolfini, envoyés des Dix à Arezzo, le 13 juin 1502 pour y constater l'état de l'opinion: "sapete quello che tali relationi diverse abbiano partorito nel popolo persuadendosi di essere al tucto ingannato et adgirato, prestando più fede a chi fa le cose facili che ad chi le fa difficili. Et perché queste opinioni quando le multiplicassero genererebbono schandolo et fanno difficile ogni provvedimento necessario per la salute della libertà ci è parso necessario chiarire così le menti nostre come di qualcun altro, acciò che le cose si risolvino in bene", in MACHIAVELLI, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, éd. Fredi CHIAPPELLI avec la collaboration de Jean-Jacques MARCHAND, II (1501-1503), Bari, 1973, p. 111.

<sup>103</sup> Particulièrement digne d'attention, à ce propos, est une lettre du 7 août 1503 au capitaine de Cortone : "sopr'a che non ci occorre che scriverti se non che tu abbi cura in su li avvisi sinistri e triste novelle non nasca per troppo sospetto qualche tumulto, perché molto bene o per umori cattivi o per qualche altra cagione non buona occorre spesse volte che simili avvisi sono fatti nascere, e però provedrai che chi arriva costì venga a te, e quando alcun porta certe novelle sproporzionate e che ci tornino contro, li proibirai el ragionarne in pubblico, e dall'altra parte cautamente terrai conto d'ogni cosa e ad ogni cosa provedrai iuxta posse, ma tutto con prudentia", in MACHIAVELLI, *Legazioni, commissarie*, III (1503-1504), éd. Jean-Jacques MARCHAND et Marco MELERA MORETTINI, Rome, Salerno, 2005, p. 209.

<sup>104</sup> *Histoires*, VI, 24, BEC, p. 899 ; CARLI, II, p. 93-94.

lorsqu'elle n'est pas maîtrisée, est dotée du pouvoir d'agrèger des individus, de mettre en doute l'autorité établie ou d'en établir soudainement une nouvelle. Dans des termes qui nous sont familiers, nous pouvons affirmer que Machiavel, sur la base d'une solide expérience de terrain, connaît les mécanismes et la force de la communication politique. Cette formulation est sans doute vraie, mais insatisfaisante car elle cache une réalité plus complexe. Machiavel pense que les nouvelles peuvent jouer un rôle important dans le déclenchement des conflits non pas tant parce qu'elles stimulent les facultés discursives et critiques des acteurs politiques, mais parce qu'elles rentrent parfois en résonance avec leurs « humeurs ». Autrement dit, seul est efficace l'information qui parvient à créer un court circuit entre des événements invérifiables et le substrat d'attentes et de peurs, d'instincts et de croyances propre à la majorité de la population. La rumeur est ainsi une cause nécessaire mais pas suffisante de conflit : sa raison profonde réside toujours dans l'humeur qui, par son caractère stable mais facilement altérable, ne cherche qu'un prétexte pour être « émue », ce prétexte étant souvent de nature verbale.

L'humeur est un objet obscur, difficile à traduire dans des termes historiographiques courants. Il est pourtant perçu comme un élément essentiel de l'espace public par un acteur politique du XVI<sup>e</sup> siècle. L'attention portée aux humeurs dans le discours politique de cette époque est donc la preuve de la difficulté d'utiliser notre notion d'espace public, forgée au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans des époques antérieures. La tendance, dominante depuis les Lumières, à relier l'espace public à la présence d'opinions qui expriment l'intentionnalité sous la forme d'actes linguistiques cohérents, a progressivement occulté l'existence d'une catégorie d'opinion dont l'intentionnalité se manifeste, en revanche, par des actes et des voix collectifs. Notre lexique est devenu trop pauvre et trop orienté pour pouvoir dire cette autre opinion, cette opinion fixe, étrangère au *logos*, que les Grecs désignaient justement par le terme de *nomos* : la norme implicite de comportement, préexistante au discours et constitutive de la culture politique de chaque peuple ou peuplade<sup>105</sup>. Les historiens contemporains se sont d'ailleurs rarement intéressés à l'opinion des multitudes. Une exception remarquable est celle représentée par Edward P. Thompson dans un article, publié en 1971, consacré à l'« économie morale » des foules anglaises<sup>106</sup>. Dans une lecture ethnographique des émeutes de la faim qui ébranlent les campagnes anglaises au XVIII<sup>e</sup> siècle, Thompson conçoit l'« économie morale » comme « un système de normes et d'obligations » qui « oriente les jugements et les actes, distingue ce qui se fait et ce qui ne se fait pas »<sup>107</sup>. En un mot, l'« économie morale » est un patrimoine inconscient de sentiments et de valeurs, toujours prêt à réagir dans des situations de crise et à se traduire en actes de violences. Sans trop forcer, on pourrait employer la notion d'« économie morale » pour traduire ce que Machiavel entend par « humeur » de la multitude et vice-versa.

---

<sup>105</sup> Sur cette catégorie d'opinion, cf. les observations de WETTERS, *The Opinion System*, op. cit., p. 61-69.

<sup>106</sup> Edward P. THOMPSON, 1971, « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century », *Past and Present*, 50-1971, p. 76-136.

<sup>107</sup> Cf. la lecture récente de cette catégorie par Didier FASSIN, « Les économies morales revisitées », *Annales HSS*, 64-2009, 1237-1266, citation à la p. 1243-1245. Pour une analyse de cette catégorie reste essentiel l'introduction de Edoardo Grendi à recueil d'articles de l'historien anglais : Edward P. THOMPSON, *Società patrizia cultura plebea. Otto saggi di antropologia storica sull'Inghilterra del Settecento*, Turin, Einaudi, 1981, p. VII-XXVI.

Vouloir rapprocher, par ces deux termes, le regard d'un historien du XVI<sup>e</sup> de celui d'un historien contemporain relève sans doute de l'anachronisme et pourtant rien n'empêche de penser que Machiavel et Edward P. Thompson, à partir de deux réalités familières, mais observées à distance<sup>108</sup>, ont tenté de nommer une chose analogue : l'opinion profonde qui façonne, légitime et meut un groupe humain. Personne, jusqu'à présent, n'a pensé l'« humeur » ou l'« économie morale » comme des formes possibles d'opinion publique. Mais redonner de l'épaisseur à des objets rendus opaques par le sens commun historiographique – et l'opinion publique en est un - est bien l'une des possibilités majeures que nous offre la lecture des textes politiques du passé.

Sandro Landi

Université Michel de Montaigne, Bordeaux  
UMR 5222

---

<sup>108</sup> Sur le paradigme cognitif de la distanciation cf. Carlo GINZBURG, *A distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001, mais aussi les observations de BOURDIEU, « L'inconscient d'école », art. cit. p. 4.